



JOURNAL DE GUIGNOL

ILLUSTRÉ

Toute communication relative à la rédaction ou à l'administration doit être adressée rue des Célestins, 8.

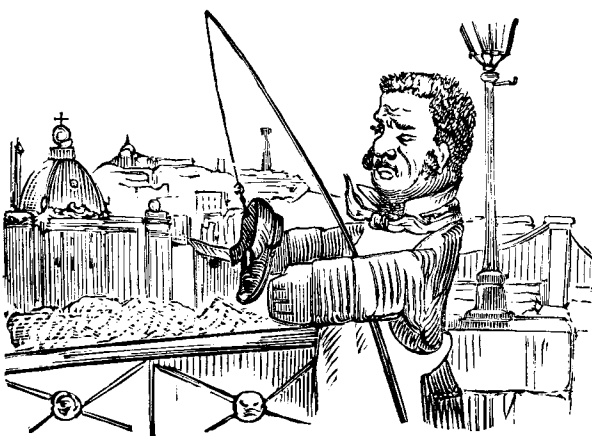
Les manuscrits ne sont pas rendus.

Drôlatique, Satirique, Amphigourique, Cascadeur, Fouailler et Gouailler, Epatant, Ebetant et Désopilant, très peu Littéraire, mais par-dessus tout Honnête Canard

ABONNEMENTS : Un An 8 fr. | Six Mois..... 6 fr.
L'Administration n'accepte pas de timbres-poste pour le prix de ces abonnements.

Quiconque a un abus à signaler, un vice à flétrir, une vertu persécutée à défendre, peut recourir en toute confiance à Guignol.

Sa discrétion égale la solidité de sa trique.



Chronicle du Gorguillon

rougeret ou ben un grobon de viande, et pis licher un demi-setier de vinasse, me faudrait z'encore abouler une pièce de vingt francs ! Oh ben, miel alorsse ! Je sais ben qui gnia de gones que ça leur z'est ben égal qui se garnissent le fanal qu'à demi, bon mangent pas à leur faim, pourvu qui z'oyent dans le bec de cigares longs-de-reste, et qui pissent blaguer qu'y z'ont z'été z'en Suisse, parce que c'est la mode que les m'sieux z'huppés aillent trimballer leurs fumerons là-bas avé de poutrônes qu'ont de peinture et de vernisse sur la miaille, et que vendent leur viande pus cher que celle de cheval.

Mais, arrimay, moi n'aussi dépis que j'aligne de z'histoires chenuses dans c'te boutique de journalisterie, je n'ai ben z'aussi n'envie de prendre de vacances et de me lanticanner dans les voyages. Selement, aussi vrai que je m'appelle Chignol, je sortirai pas de France, ousqu'y a qu'à ouvrir les châssis pour vitrer de z'endroits pistorèques. Je n'empognerai le trâme-verte jusqu'à la Mulatière, la Mouche jusqu'à l'Île-Barbe, je tirerai gentiment ma coupe là-bas, je licherai de potets jusqu'à pus soif; de là je n'irai jusqu'à Saint-Igny-de-Vers et pis à Mornant. Le lendemain, je n'irai z'à Forvières chiquer une friture, et pis finalement je débaroulerai z'à Brindas. N'au moins mes jaunets iront pas gasser dans la poche de zavanglés de z'étrangers que rigolent de notre margoulette quante nous ons le dargnier tourné. De c'te façon nos grelins-grelins resteront dans note France, et ça requinquinera l'ouvrage qu'on a de besoin, je t'assure. Et pis ça me fera z'apprendre à connaître c'te patrie ousque j'ai t'ouvert les quinquets à l'ésistence, et qu'est ben z'aussi chenurette que toutes les autres, et moins loin. Je serai pas un gone à la mode, velà tout.

Mais je crois ben que te chauchevieille, grand panosse de Guignol, et que ta penseuse va se bambanner dans de pays z'en l'air. J'ai beau tâter dans mon gilet, y a pas même de quoi rester z'à Lyon sans travailler. Faut se laisser taper su le coquelichon par ce guerdin de Phébusse, faut pisser de transpiration quante on grimpe au Gorguillon ou z'à la Grande-Côte; faut rester des nuits sans roupiller pace qu'y gnia de bardannes qui me grabottent les guibolles dedans le pucier; faut rester z'aux Pierres-Plantées pour torcher la rôtie de sucre adromadaire à ces chers melachons de gones de Lyon que feraient sicoti si ça passait par Vaise. Te pas, z'enfants?

GUIGNOL.

Poste-Christophe. — Je sais pas ça que se vire, ça que se manigance là-haut dans le fermament dépis c'te semaine. Z'enfants, avez-vous t'y vu la lune que s'est tirée des pattes l'autre soir; j'ai beau z'aeu appincher de partout sus la place Bellecour;

pas pus de lune que dans mon... suffit. Et encore y en a davantage dans mon..... suffit.

Vela z'aussi que j'ai lu dans les jorns que le Soleil allait nous laisser à l'aborgnon un de ces quate matins; nom d'un rat, je n'en ai z'une favette un peu tapée.

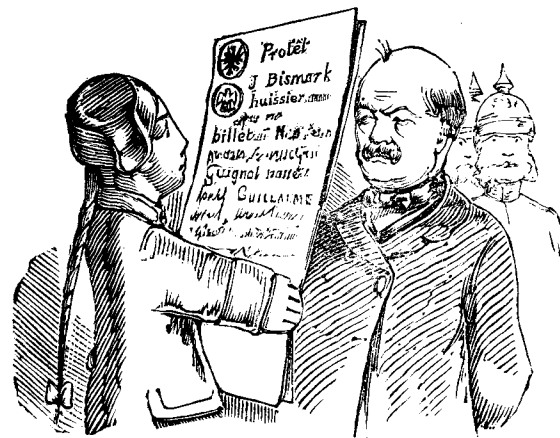
Et les raisins, qui donc que les fera mûrir si ce grand gognant nous lâche juste quante on en a besoin?

Si ce gone-là y veut z'aller aux eaux, comme les gensses de la haute, y pourrait ben prendre ses vacances à un aute mement, corame qui dirait z'en hiver.

La lune, encore, c'est pas une affaire qu'elle fiche le camp, vu qu'elle n'éclaire que la nuit (c'te feignante, elle travaille aux mêmes heures que les poutrônes); mais le soleil, nom de nom, lui que jicle de lumière pendant le jour, c'est fini si y nous laisse piantrer dans le sombre. J'aimerais autant sauter tout de suite à pieds joints dans la baraque à Caron.

Tout ça, c'est de z'histoires pas claires.

G.



LES PETITS CHASSEURS

Au grand soleil, qui chauffe et coule
L'éclair de ses rayons en feu,
La route grise se déroule
Comme un ruban sous le ciel bleu.
Et là-bas, au fond de la plaine,
Éveillant l'écho des hauteurs,
Vibre dans la clarté sereine
Le clairon des petits chasseurs.

Voici le bataillon qui passe.
Le cuivre chante dans le vent
Et dans l'espace:

« Voici le bataillon qui passe!
« En avant ! »

Ils revivent nos vieilles gloires ;
La joie au cœur et le front haut,
Ils peuvent lire nos victoires
Sur les trois couleurs du drapeau.
Ils sont petits ; mais à la taille
On ne juge pas le plus fort.
Ils furent grands dans la bataille,
Ils seront grands demain encor.

Sur les deux côtés de la route,
Égrenés comme un chapelet,
Sous les marronniers qui font voûte,
Le sabre battant le mollet,
Le pantalon bleu dans la guêtre,
Ils vont, cadencant au refrain,
La libre chanson qui fait naître
Et l'insouciance et l'entrain.

Au jour de revanche prochaine,
Petits chasseurs, vous serez là
Pour nous reprendre la Lorraine
Et l'Alsace qu'on nous vola.
Vous vous souviendrez que nous sommes
Les vaincus d'hier et qu'enfin
Il faut, pour être encor des hommes,
Être les vainqueurs de demain.

Puis, le drapeau troué de balles,
Ayant bien vengé nos revers,
Au bruit des clameurs triomphales,
Quand vous reviendrez à travers
Les cités par vous reconquises,
Vous entendrez, petits chasseurs,
Ce cri qu'emporteront les brises
Et qui saluera les vainqueurs :

« Salut au bataillon qui passe !
« O clairons ! sonnez dans le vent
« Et dans l'espace :
« Honneur au bataillon qui passe !
« En avant !

LE COMTE DE L'ILE-BARBE.



AU PAYS DU RUBAN

PAR FIL SPÉCIAL

De notre Correspondant particulier

Situation tendue. — Affaires en baisse. — Chaleur étouffante. — Bocks Stephen-Vire excellents et très frais. — Prix: 6 sous. — A mes côtés, Brunon rejeuni et assoiffé, explique, entre deux bocks, à Duplanil attentif, les bases d'un nouveau projet qui doit enfoncer les Epitalon et faire prendre la jaunisse à Forest. — Forest, très calme, fait des prix de revient sur une table à côté. D'après un calcul fort exact, il résulte que son nouvel article, où il a supprimé la chaîne et la trame, en ne laissant que la lisière, ne coûtera que 0 fr. 10 la pièce de 15 mètres, et qu'en écoulant seulement 10,000 pièces par jour, il arrivera à quatre-vingt-sept ans à avoir l'abdomen aussi avantageux que Giron, tout en se procurant quelques petites douceurs.

Rebour prépare nouveautés saison étonnante, Négro qui, lui, fait toujours bonnes affaires, a promis de le mettre dedans une fois de plus. — Rebour content — à force froter Négro — finira peut-être à être décoré.

David tape sur le ventre à Baraillier et s'esbaudit de la déconfiture de son confrère veloutier tombé dans la limonade.

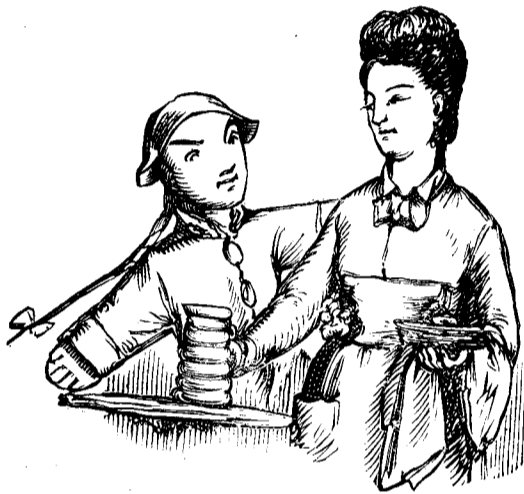
Petites plieuses ruban toujours appétissantes et pas bégueules. — Promenades au bois noir excessivement rigolo... et rafraîchissantes.

Ferme courrier pour aller baigner au barrage.

GAGA-TOES

L'atroce température que nous subissons exerce de partout d'incroyables ravages sur les cerveaux. — L'ahurissement de notre collaborateur en est une preuve. — Nos lecteurs excuseront avec nous le détraquement momentané de ce malheureux *Gaga-Toës*.

N. D. L. R.



Le « Truc » du Mari

DRAME EN CINQ ACTES ET PLUSIEURS TABLEAUX

PERSONNAGES

M^{lle} IPHIGÉNIE POTENCHARD, élève du Conservatoire, (classe de chant).
M. ARTHUR DE BELLETRAILLE, vicomte très gommeux, mais authentique.
UN REVOLVER, utilité.

ACCESSOIRES

PREMIER ACTE

LE BOUDOIR DE M^{lle} IPHIGÉNIE

(Le vicomte et sa dame se houspillent d'importance.)
IPHIGÉNIE (dardant sur Monsieur des yeux féroces, mais assez jolis.)

Ainsi, c'est entendu! Vous ne voulez pas?

ARTHUR (les yeux vaguement fixés dans l'espace).
Je ne veux pas, quoi?...

IPHIGÉNIE.

Ne faites donc pas la bête! Vous savez parfaitement ce dont je veux parler.

ARTHUR.

Parole d'honneur, je l'ignore...

IPHIGÉNIE (menaçante, se plaçant sous le nez du vicomte).

Vous refusez de m'épouser?

ARTHUR (ennuyé).

Toujours la même scie!... Quand donc serez-vous raisonnable?

IPHIGÉNIE (implacable).

Vous re-fu-sez?...

ARTHUR (ricanant).

Cette question!...

IPHIGÉNIE (se redressant de toute sa hauteur).
Ainsi, Monsieur, vous m'aurez enlevée à ma mère...

ARTHUR (protestant).

Pardou, il me semble que votre mère...

IPHIGÉNIE.

Vous m'aurez séduite et déshonorée...

ARTHUR (incrédule).

Oh!...

IPHIGÉNIE.

Vous aurez jeté la vierge pudique et sans expérience dans la boue du ruisseau...

ARTHUR.

Ah! permettez... Si j'en crois mes yeux et mon porte-monnaie, vous n'en êtes pas encore réduite à cette fâcheuse extrémité. Votre mobilier seul me coûte 8,000 francs.

IPHIGÉNIE.

Il ne vous manquait plus que de me reprocher l'argent que vous m'avez donné.

ARTHUR.

Je ne vous reproche rien, ma chère, je constate.

IPHIGÉNIE.

Enfin, vous refusez de m'épouser?...

ARTHUR (les bras au ciel).

Si je refuse!...

IPHIGÉNIE.

C'est bien, Monsieur... Sortez d'ici!... Je sais ce qu'il me reste à faire!...

ARTHUR (prenant son chapeau et avec philosophie).

Je reviendrai demain. Vos lubies se seront peut-être dissipées.

IPHIGÉNIE (l'air sombre).

Vous ne reviendrez jamais. (Rappelant le vicomte au moment où il s'apprête à sortir). Regardez-moi bien, Arthur. Je ne suis plus votre maîtresse (d'une voix creuse), je suis le châtiment.

ARTHUR (riant).

Eh! Il n'est pas si laid que cela, le châtiment! C'est à donner envie de se faire coquin, pour être puni par vous... Adieu, belle enfant. (Il sort).

DEUXIÈME ACTE

LA SALLE D'UN RESTAURANT DE NUIT

(Le vicomte, au milieu d'un groupe de dames, supérieurement peintes et d'âge presque respectable, taille un petit bac.)

ARTHUR.

Neuf!... Je ramasse... C'est extraordinaire. Avant d'abattre, il y avait environ trente ou quarante louis sur le tapis. Maintenant que j'ai gagné, il ne reste plus que deux pièces de cent sous!...

TOUTES CES DAMES.

Vicomte, vous nous calomniez!...

(En ce moment la porte s'ouvre avec fracas. Quelque chose ou plutôt quelqu'un entre comme un ouragan, fond sur le groupe des petites dames et se précipite sur le vicomte ahuri.)

IPHIGÉNIE (soulevant sa voilette).

Traître!... que fais-tu dans cet endroit maudit?..

ARTHUR (effaré).

Ah! ça...

IPHIGÉNIE (se tournant vers les petites dames.)

Et c'est pour ces vieilles poupées que tu me trompes?... (Protestations indignées dans l'auditoire incriminé) Tiens! Lovelace, apprends à me connaître!.. (Elle tire de sa poche un objet de courte dimension et le braque sur le vicomte.) Meurs!

LE REVOLVER

Pan! Pan!!

(Le premier pan casse une glace, le second érafle la main du vicomte. Tumulte prolongé et apparition de la police qui emmène tout le monde au poste.)

TROISIÈME ACTE

LA COUR D'ASSISES

(Iphigénie est au banc des accusés et cache son visage dans un mouchoir de la plus fine baptiste.)

LE CHEF DU JURY (une main sur son cœur, l'autre levée au ciel.)

Devant Dieu et devant les hommes, la réponse du jury est sur la première question :

Non! l'accusée n'est pas coupable.

Sur la seconde :

Non!

(En conséquence, la Cour prononce l'acquiescement de M^{lle} Iphigénie, qui a le bon goût de se trouver mal. Trépignements intenses dans le public et au banc des témoins. Le vicomte, hué par la foule, s'esquive prudemment.)

QUATRIÈME ACTE

LE BOUDOIR D'IPHIGÉNIE.

(Iphigénie parcourt une collection d'épîtres amoncelées sur son guéridon. Lisant.)

« Ma chérie, mon cœur et ma bourse sont à toi... » A une autre : « Que vous êtes belle ! Vous n'avez qu'un mot à dire pour, etc. » « Je suis très riche et si vous désirez partager mon amour avec ma fortune, etc. » « Je vous attendrai ce soir au Château-Rouge, etc. » (Avec un accent de triomphe) Et il y en a cent comme celles-ci. Mon dieu ! suis-je assez vengée ! Car je vais être cotée maintenant ! et chèrement cotée !.. Décidément le revolver est une bien belle invention ; la Cour d'assises aussi. Sur ce, allons rejoindre cet imbécile de banquier. Il est vieux, c'est vrai, mais il est si riche !..

CINQUIÈME ACTE

TRENTE ANS APRÈS

(Aux abords d'un restaurant de nuit)

UNE MARCHANDE DE FLEURS (aux cheveux ébouriffés et sales et le corps enguenillé.)

Un joli bouquet, ma belle dame ! Une rose mousseuse, Monsieur !... Ah bah ! le vicomte !

ARTHUR (furieux).

Dites donc, vous !

LA MARCHANDE (avec émotion).

Comment, tu ne me reconnais pas !

ARTHUR (du haut de son dédain).

Elle est bien bonne celle-là ! Allez donc vous coucher, vous êtes soûle !..

LA MARCHANDE.

Mais je suis Iphigénie ! Tu te rappelles Iphigénie et son revolver !

ARTHUR (après un moment de silence contemplatif et avec un ricanement méprisant).

Mazette ! tu n'es rien décatie, ma pauvre vieille ! La Cour d'assises ne t'as pas porté chance. Tiens ! voilà un louis ! Tu feras un bon dîner demain à mon intention. (Il entre au restaurant.)

IPHIGÉNIE.

Un bon dîner ! Le plus souvent ! je vais me payer une chopine d'absinthe !

VICTORIEN SAINDOUX.

PRÉCISIONS

Dans notre article intitulé : *Saute, makis !* et publié dans notre numéro du 30 juillet dernier, quelques phrases se sont glissées qui pourraient prêter à l'équivoque, et dont il est de notre devoir de donner l'explication.

Ainsi, par exemple, nous disions :

« M. Vivien était porteur d'une lettre d'introduction du maître-chanteur Dodolphe, lettre qui est en notre possession. »

« A court d'argent, le coupeur de bourses Ponet faisait demander à M. le colonel X... de vouloir bien souscrire à dix actions de la *Comédie politique* (5,000 fr.). »

« Il y avait là tentative de chantage, l'ignoble Ponet menaçait M. le colonel X... de révéler ce qu'il savait sur le compte d'un membre de sa famille, s'il ne souscrivait à ses exigences. »

D'après les termes énoncés dans les paragraphes précédents, on pourrait croire que ce qui n'est qu'une appréciation de notre part était le contenu même de la lettre que M. Vivien devait remettre à M. le colonel X..., et qu'il ne lui a point remise, cette lettre ayant été conservée par lui, et pour cause.

Cette missive, nous le répétons, n'était qu'une simple missive d'introduction, pas autre chose.

M. le colonel X... ignorait absolument les odieuses tentatives dont il était l'objet, et ce n'est que par l'article publié dans notre numéro du 20 juillet qu'il a pu en avoir une connaissance exacte.

M. Vivien était, depuis deux mois, le courtier d'annonces

de la *Comédie politique*. Trompé par les agissements de l'escroc Ponet, qui lui avait montré une liste d'actionnaires, sur laquelle figuraient les noms les plus honorables, il avait engagé M. le colonel X... à prendre, lui aussi, des actions de ce journal.

Mais, à la suite de cette visite, M. Vivien ayant reçu l'ordre de retourner auprès de M. le colonel X..., et ayant manifesté des doutes sur les intentions de ce dernier, l'ignoble Ponet répondit à M. Vivien :

— Allez ! allez !... il en prendra !... je connais le moyen de le faire souscrire !..

C'est alors que M. Vivien, complètement édifié sur les véritables intentions de ce maître drôle, s'empressa d'envoyer sa démission de courtier d'annonces de ce journal, et d'adresser à M. le colonel X... la lettre publiée dans notre avant-dernier numéro.

Enfin, dans le passage concernant la menace de l'escroc Ponet à l'adresse de M. le colonel X..., M. Dégroutte, tout en étant le seul témoin de cet immonde propos, ne peut qu'en maintenir énergiquement la stricte exactitude.

PIQUE-BISE.



UN DERNIER MOT

Conclusion de l'Affaire PONET

« Si la mauvaise foi était bannie du reste de la terre, on la retrouverait nécessairement sous la plume d'un journaliste. »

C'est la réflexion qui nous est venue en parcourant les colonnes des organes grands et petits de la presse lyonnaise, relatant les incidents survenus ces derniers jours dans ce qu'on est convenu d'appeler l'affaire Ponet.

Pendant six semaines nous n'avons cessé de fouiller rigoureusement ce drôle ; pendant six semaines nous avons poursuivi sans trêve ni merci ce hideux malandrin et sa bande ; pendant six semaines cette guerre de Peaux-Rouges, comme l'a qualifiée le *Salut Public*, a mis en émoi toute une ville, et PENDANT SIX SEMAINES, PAS UN DE NOS CONFRÈRES ON A PU S'EN CONVAINCRE, PAS UN SEUL ne s'est jeté dans la mêlée et n'a osé joindre sa voix à la nôtre.

Et aujourd'hui que nous avons envoyé à Saint-Paul cette troupe de malfaiteurs, aujourd'hui que le Parquet nous venant en aide a enfin balayé ces ordures, c'est à qui de ces excellents confrères mettra la main à la pâte et se disputera l'honneur de lui porter le dernier coup.

Cette façon d'agir des journaux lyonnais est-elle bien digne et bien correcte ?... Nous nous permettons d'en douter.

Car enfin, si vous reconnaissez aujourd'hui que nous avons eu raison de détruire ce nid d'oiseaux de proie et de débarrasser nos concitoyens de ces hôtes immondes et malfaisants, pourquoi ne l'avoir point fait hier ? pourquoi nous avoir laissé à nous seuls le soin et l'honneur de combattre d'abord et d'abattre ensuite ces gredins et ces escrocs ?..

Voilà ce que je ne m'explique pas et voilà pourquoi aussi je me demande ce qui vous pousse actuelle-

ment à passer sous silence notre collaboration dans cette œuvre d'assainissement et de salubrité publiques.

Car — notez bien ceci — de même que dans cette lutte d'un journal honnête contre une feuille nauséabonde et vivant exclusivement de scandales et de diffamation, on nous a abandonnés, nous, à nos propres forces, de même on se garde bien aujourd'hui d'avouer que c'est à nous que l'on doit ce résultat heureux et significatif de voir le *Journal de Guignol* rester maître du champ de bataille et la *Comédie politique* succomber ignominieusement dans la lutte.

Toute la presse lyonnaise — à l'exclusion de l'*Express* — s'occupe actuellement de cette affaire. Or, pas un de nos confrères — vous entendez bien — pas un seul n'a daigné citer le nom du *Journal de Guignol* dans les articles plus ou moins fantaisistes publiés à cet effet.

Voilà de la mauvaise foi, où je ne m'y connais guère.

Certes, nous ne demandons pas qu'on nous tresse des couronnes civiques et que les jeunes élèves du Conservatoire, vêtues de blanc, viennent, comme les théoriciens antiques, nous chanter des hymnes d'allégresse et joncher notre chemin de fleurs.

Nous sommes beaucoup plus modestes dans notre triomphe. Et messire Guignol serait vraisemblablement très effarouché, si des doigts de... vierges plus ou moins timides s'offraient à effeuiller des roses sur ses pas à l'occasion de sa victoire.

Nous ne réclamons en somme ce qui nous est légitimement dû. Notre part est assez belle dans l'œuvre d'honnêteté que nous avons entreprise et menée à bonne fin, pour qu'on ne nous marchande pas une ligne — si petite qu'elle soit — dans les comptes rendus prolixes de nos chers confrères de la presse lyonnaise.

Nous avons été à la peine ; il est bien juste que nous soyons un peu à l'honneur.

D'ailleurs, nous ne récriminerons pas outre mesure. Et si *Guignol* était méchant, il pourrait laisser tomber de sa plume de dures vérités et expliquer le pourquoi de ce silence édifiant et unanime.

Lorsque nous avons entrepris notre campagne contre le ruffian Ponet, nous n'avons envisagé qu'une chose : venger les honnêtes gens des calomnies dégoûtantes de la *Comédie politique* et mettre entre les mains de la justice ceux qui, depuis quatre ans, exploitaient notre ville et avaient fait d'un journal sans nom une caverne de brigands et de voleurs.

Nous avons atteint notre but.

Là, est notre récompense.

Elle est assez belle pour que nous n'ayons pas à en mendier d'autres.

Nous dispensons, par conséquent, nos excellents confrères de leurs éloges ; ceux des honnêtes gens, dont les témoignages de satisfaction nous sont arrivés en foule, joints, hélas ! aux critiques sévères que nous venons de formuler un peu plus haut à l'adresse de Messieurs les journalistes lyonnais ; ces éloges, dis-je, nous suffisent amplement et nous payent de nos laborieux efforts.

De ce côté-là, au moins, nous n'aurons trouvé ni jalousie, ni stupide question de boutique, peut-être aussi, ni remords ou sentiments de confusion.

Parmi les appréciations les plus justes, en même temps que les plus éloquentes, publiées ces derniers jours sur cette affaire scandaleuse, nous devons citer celles de M. Paul Bertnay, dans son article : la *Vie lyonnaise*, paru dans le numéro du 7 août du *Courrier de Lyon*.

Cet article est à lire en entier. L'exiguité de notre format nous oblige à n'en donner que les principaux passages ; ils résument — avec le talent en plus — tout ce que nous avons dit sur le compte des malandrins actuellement sous les verrous.

Voici donc en quels termes s'expriment M. Paul Bertnay dans le *Courrier de Lyon* du 7 août :

Un secret de famille, une douleur cachée, une défaillance d'autrefois, tout cela devait l'impôter à la bande de la *Comédie politique*, et quand un passé inattaquable, une vie irréprochable semblaient mettre un homme à l'abri de toute agression, la calomnie la plus éhontée, l'injure la plus basse venaient faire l'œuvre et amener celui-là aussi à capitulation.

Et ils ont tous capitulé!

Négociants, industriels, hommes d'affaires, artistes, fonctionnaires, tous ceux qui ne peuvent répondre à des accusations odieuses, tous ceux qu'on tient par la crainte du scandaleux tapage, tous ceux dont on menace d'insulter les femmes, les mères et les sœurs, tous ceux dont on fouille les papiers de famille, dont on étale les chagrins domestiques, dont on découvre les infirmités secrètes, ils ont passé à la caisse et payé.

Et, après avoir payé, ils gardaient le silence. N'avaient-ils pas devant les yeux l'exemple des malheureux qui avaient été égorgés longuement, savamment, impitoyablement pour servir d'exemple à ceux qui seraient tentés d'imiter leur résistance ou leur simple indiscretion?

C'est bien la vérité que ce Ponet était devenu la terreur de toute la région. Audacieux, impudent, résolu, assuré de l'impunité, il s'était campé dans la ville comme en pays de conquête, et chaque jour c'était une razzia nouvelle où il dirigeait ses acolytes.

Ils ont ainsi écumé tout ce qui était susceptible de quelque rançon. Car ce mot à l'usage des pirates était celui qu'ils employaient eux-mêmes.

Si l'on ajoutait les noms de ceux qui ont été insultés et calomniés dans la *Comédie politique* à la liste de ceux qui, avant toute injure, ont préféré se laisser vider leurs poches, on aurait un livre d'or où seraient réunis les noms de nos plus honorables et de nos plus honorés concitoyens auxquels nous sommes fiers d'avoir été plusieurs fois mêlés. — Etre diffamé par la *Comédie politique* équivalait vraiment à un certificat de probité, d'intelligence, de talent et de considération publique.

Cependant toute corde casse. Au milieu de la terreur générale, terreur, il faut le dire, partagée par bien des gens dont le devoir eût été de montrer plus de fermeté, il s'est trouvé un homme d'énergie, de décision et d'initiative, j'ai nommé M. le procureur de la République Bloch.

Résolument, il a poussé à la bête, et une fois la bête capturée, il a vu avec étonnement que rien ne serait plus facile à accomplir que sa besogne d'assainissement — de désinfection publique.

.....
Au premier moment, la peur — toujours la peur — paralysait les bonnes volontés, arrêtaient les confidences, suspendait les aveux; mais maintenant qu'ils se voient sauvés du Ponet et de sa bande, maintenant qu'ils savent qu'on tient enfin celui qui se proclamait imprenable et qu'on ne le lâchera pas, le courage est revenu aux plus craintifs et ils parlent, ils parlent, ils parlent... On a déjà dix fois ce qui est nécessaire pour envoyer pourrir ce malfaiteur public dans le fond d'une maison centrale.

.....
Quelle que fut l'arme qu'il employât, quel que fut le titre dont — à notre profonde humiliation — il se parât ainsi que ceux qui se servaient chez lui d'une plume comme on se sert d'une fausse clef — Ponet, auquel pas un de nous n'a jamais depuis 1870 permis de se dire notre confrère, Ponet qui était au ban de notre corporation comme il était au ban de l'opinion publique, Ponet est écroué en ce moment à Saint-Paul pour y payer — enfin — sa dette, à la façon du dernier malandrin surpris dévalisant un passant attardé.

Nous félicitons de son énergie M. Bloch, procureur de la République. C'est un homme celui-là et voici deux ou trois circonstances où il montre qu'il a le poignet ferme, et que, lorsque le devoir commande, aucune considération ne l'empêche d'aller de l'avant.

Et puis nous félicitons la légion — c'était une légion — de ceux qui respirent pour la première fois, débarrassés enfin du cauchemar de toutes leurs nuits.

Honnêtes gens, c'est fini pour vous d'attendre en tremblant des récits ignobles sur vos femmes, sur vos mères, c'est fini de lire d'éhontées calomnies sur votre vie publique et privée — sur votre vie privée, plus encore que sur votre vie publique — l'usine à pirateries est en déconfiture.

Ajouter un commentaire, un seul, à cet article, serait le déflorer et l'affaiblir. Aussi ne le ferons-nous pas. Nous n'en retiendrons qu'un passage, celui qui concerne M. Bloch, procureur de la République de notre ville.

M. Paul Bertenay félicite ce magistrat de son énergie et de sa décision. Nous ne pouvons que nous associer à ces félicitations et à ces éloges et remercier de tout notre cœur M. Bloch et le parquet de Lyon d'avoir enfin donné satisfaction à l'opinion publique, si longtemps tenue en échec par une bande de misérables et de coquins.

Si le châtement s'est fait attendre, nous sommes sûrs que cette fois il sera complet et à la hauteur du crime et de l'infamie des coupables.

.....
Pour nous, nous laisserons à d'autres le soin d'achever l'écrasement de la bête — ou plutôt des bêtes — que nous avons osé attaquer en face et que finalement nous avons eu la force d'abattre et de réduire à l'impuissance.

Nous ne reparlerons de Ponet et de ses acolytes, que le jour où tous ces gredins viendront s'asseoir sur le banc de la correctionnelle et recevoir la punition due à leurs exploits de coureurs de grands chemins et de rôdeurs de barrières.

Et cependant nous n'avons pas tout dit.

Il en est, parmi leurs complices, que nous aurions été heureux de démasquer ici et de faire connaître publiquement.

L'avoué Cuilleron, entre autres, qui, la semaine passée, s'est permis au palais de nous menacer, et qui a prêté son concours gratuit — et nous maintenons gratuit — à l'œuvre d'intimidation et de scélératesse entreprise par le bandit Ponet.

C'est lui, c'est l'avoué Cuilleron, qui était constitué par les assignations dont les Babolat mère et fille inondaient nos bureaux et nos imprimeries.

C'est l'avoué Cuilleron qui, sans avoir reçu un sou de Ponet, soutenait le même Ponet dans ses procès contre les propriétaires et les créanciers de cette nichée infecte et malfaisante.

Car l'avoué Cuilleron n'était qu'un instrument entre les mains de tous ces drôles, et n'ignorait pas que, devant son refus de marcher, les colonnes de la *Comédie politique* étaient toutes prêtes à lui jeter au visage certaines ordures, que nous passerons sous silence, parce que nous savons nous respecter, mieux qu'il ne se respecte lui-même.

Que l'avoué Cuilleron ose donc tenir ses menaces, ou seulement nous donner un démenti!

A cet officier ministériel indigne, nous pourrions joindre aussi les porteurs de contraintes Ravet et Picard.

Deux drôles qui complétaient admirablement la bande aujourd'hui à Saint-Paul.

Nous pourrions donner les noms des élèves du Lycée qui ont fourni à l'escroc Paulin-Blanc les renseignements publiés par cet exploiteur dans la *Comédie politique*, contre certains professeurs de notre Lycée.

Nous préférons garder le silence. Ces gens-là ne nous appartiennent plus, et grâce aux papiers saisis chez le maître-chanteur Ponet, la lumière, tôt ou tard, se fera éclatante et chassera de l'ombre où ils s'enveloppaient prudemment jusqu'ici tous ceux qui, à un degré quelconque, ont prêté leur concours aux diffamateurs et aux escrocs.

Pour nous, nous le répétons, notre œuvre est terminée.

Celle de la justice commence. PIQUE-BISE.

Le Gérant, JEAN PONCET.

IMPRIMERIE NOUVELLE LYONNAISE, rue Ferrandière, 52.

FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

MANUEL DU PARFAIT COMMISSIONNAIRE

CUSSEC, TANNANT & GOURBI

Un nuage, précurseur de tempête dans le ciel jusqu'ici serein de Prischard Chandler et de son acolyte E. Minoué. Le cauchemar de la maison du coin du quai. Enfin, et surtout, Lyonnais nombreux, dont l'intelligence et l'activité sont mis en coupe réglée par les Chandler et autre Schuster, un exemple à suivre.

Tu quoque, Cussec! Tel fut le cri du vieux Chandler, lequel est fort en thème et connaît ses classiques, lorsqu'il apprit le départ du plus vieux et du plus estimé de ses collaborateurs. Dame! pensez donc, pouvait-on s'attendre à cela. Prendre au sortir de l'école de petits Français intelligents et dociles, les dresser avec soin, donner à leurs aptitudes spéciales tout le développement dont elles sont susceptibles, voir enfin arriver l'heure bénie où l'on peut retirer large profit des services rendus et être ainsi plus que largement payé des très légers sacrifices que l'on a pu s'imposer. Savourez en paix les douceurs d'une existence d'archi-millionnaire, qui voit chaque jour augmenter son capital, de par la bonne volonté et les efforts intelligents d'excellents employés qui attendront, toujours... sous l'orme... ou plutôt entre deux banques, la situation qui leur est légitimement due, croyez-vous qu'il n'y a par là de quoi inonder d'un bonheur sans

mélange, la personnalité égoïstement anglaise d'un Chandler.

Puis, à l'apogée de la puissance, alors que la fortune, imbécile se montre sous son plus favorable aspect, sentir tout à coup craquer l'édifice et retomber du songe en pleine réalité.

Faudrait-il rappeler cette histoire? Dame! elle est bien connue. Le tout Lyon — lyonnais — en a fait des gorges chaudes et a applaudi des deux mains, quand Cussec, Tannant et Gourbi ont jeté leur démission à la face du Chandler qui n'en pouvait croire ses yeux.

Avouez aussi que c'était étrange. Des Français, ces imbéciles bons à tout faire, que l'on paye mal, c'est vrai, mais qui servent bien, en redonnant, avoir une volonté, refuser d'accepter les rodomontades et les impolitesses d'un E. Minoué ahuri, en vérité, c'était de l'extravagance; et cette extravagance devait être punie.

Ces extravagants, coupables d'avoir oublié le respect dû à Chandler, ces Lyonnais de la vieille école, qui n'ont pas voulu plier devant deux fricoteurs de rosbeef et ont préféré briser leur position que courber la tête, ont vu l'opinion publique, tropsouvent endormie, se réveiller en face de leur acte viril et les acclamer.

Les meilleurs employés de Chandler, les acheteurs si connus de la place, Cussec en tête, partirent la tête haute, secouant la poussière de leurs bottes sur le seuil de cette boutique mal famée, où ils refusaient de se faire exploiter plus longtemps.

Cependant, il fallait vivre.

Le sentiment généreux qui avait dicté leur conduite n'était pas suffisant pour assurer l'existence de ceux qui, moins fortunés que Cussec, Tannant et Gourbi, les avaient suivis dans leur retraite.

La création d'une maison nouvelle, réunissant les éléments anciens de Prischard Chandler, fut décidée

et c'est ainsi que Cussec, Tannant et Gourbi voient leur nom s'étaler flamboyants sur une plaque bien astiquée, sur cette place Tholozan, qu'ils ne voulaient pas quitter.

La faveur publique a soutenu leur tentative: Cussec, Tannant et Gourbi prospèrent, décrochent peu à peu les clients de l'ancienne boutique, pendant que Chandler, navré, voit son personnel inactif somnoler doucement sur ses banques vides.

Esquisserai-je Cussec, l'acheteur sérieux et correct par excellence, vers qui loyalement et sans arrière-pensée, toutes les mains se tendent.

Vous montrerai-je le grand Gourbi, déguindé d'allures, toujours affairé, avec son stock de blagues, dont il a toujours quelqu'une à la disposition de tous.

Et le grand Gouget S...., le même que celui de l'Assommoir, vous savez, avec sa grande barbe, ses grandes jambes, ses grands bras et une foule d'autres choses encore, toutes plus grandes les unes que les autres.

.....
Le père Vilhac, absorbait un bock chez Ktéber, quand le bruit de la révolution qui venait d'éclater chez Chandler parvint au milieu du groupe où il péroraient, chacun dit la sienne, expliquant, commentant et surtout approuvant.

Contre son habitude le père Vilhac semblait réservé et comme on réclamait son opinion:

— Vous voulez connaître mon idée sur cette affaire, exclama-t-il!

— Le fond de la chose est toute simple, au courant des habitudes rapaces du père Chandler, Cussec, s'est refusé à laisser dévaliser son Gourbi!

Et maintenant prenez ma tête.

MONSIEUR MALUNI.